Compte rendu, opéra. Paris. Théâtre du Châtelet, le 22 janvier 2015. Mozart : Il Re pastore. Rainer Trost, Soraya Mafi, Raquel Camarinha… Ensemble Matheus. Jean-Christophe Spinosi, direction. Olivider Fredj, co-mise en scène. Nicolas Buffe, co-mise en scène, scénographie, costumes.

Le Théâtre du Châtelet accueille l'Ensemble Matheus sous la direction de Jean-Christophe Spinosi pour une nouvelle production du **dernier opéra de jeunesse de Mozart, Il Re pastore (1775)**. Le duo associé à la création est composé d'Olivier Fredj et Nicolas Buffe ; il s'agît d'une première mise en scène d'opéra pour les deux ! Avec ce choix audacieux nous avons droit à un Mozart revisité ; un Mozart interstellaire, un Mozart illustré en 3D, issu de l'univers des mangas et des dessins animés japonais. Un Mozart pas comme les autres … à ne surtout pas rater.

Mozart rencontre Mazinger Z



Il Re pastore (1775) est l'un des opéras de Mozart qu'on met rarement en scène. Cette « festa teatrale » en deux actes et un faux opera seria, voire une fausse pastorale. Le livret est dû au poète-père de l'opera seria, Métastase : il a l'élégance marmoréenne et la beauté statique typique du poète. Remarquons qu'il est édité par Gianbattista Varesco pour Mozart, et qu'ils seront emmenés à collaborer une dernière fois, péniblement, pour Idomeneo, en 1780-1781. Le sujet de circonstance, mi-héroïque, mi-pastoral, traite le thème de la raison d'Etat et de l'amour. Cette dualité entre rationalisme et sentimentalité sera désormais omniprésente, quoique parfois subtilement déguisée, dans les opéras de maturité du maître salzbourgeois. Ici, Alexandre le Grand vient au pays de Sidon pour couronner le Roi caché, après la défaite du tyran précédent, accessoirement le père de Tamiri, éprise d'Agénor, un ami d'Alexandre. Le berger amoureux Aminta est le roi en vérité, mais il ne rêve que d'une vie d'amour et de simplicité avec sa bien-aimée Elisa, dont le sentiment est réciproque. Un long poème riche en images touchantes mais avec très peu d'action traitable. D'où l'idée de Mozart d'en faire une sorte de symphonie pour 5 voix solistes avec orchestre, où chaque air devient un concerto pour la voix et parfois quelques instruments en solo. Un divertissement, certes. Mais quel divertissement si personnel, si vivant, si chaleureux, beaucoup plus robuste et concis que les opéras milanais précédents.

Qui pourrait donner davantage de chaleur et de vivacité à l'œuvre au XXIe siècle? Comment la rendre plus accessible et intéressante pour le public divers et curieux de notre époque, un public qui aime aussi rapidement qu'il se lasse ? La réponse de Nicolas Buffe et Olivier Fredj est incroyable. Le plasticien Nicolas Buffe crée un univers de dessin animé

japonais, aux couleurs vives, très technologique (mais pas trop!), un storyboard de manga qu'Olivier Fredj met en mouvement par le travail d'acteur. Les difficultés innées aux conventions de l'opera seria, notamment la succession de récitatifs-airs et la structure de l'aria da capo, sont traités avec grande intelligence et efficacité. Le monde des mangas et dessins animés a aussi ses conventions et ses codes formels, le génie du duo de choc réside dans l'efficacité surprenante achevée par l'accord, l'étrange symbiose des conventions. Si deux ou trois airs ont une réalisation un peu gratuite, la plus grande partie est réalisée avec maestria et panache. Les coloratures omniprésentes dans l'opus sont traités de façon remarquable, ainsi que les da capo. La pléthore des robots, marionnettistes, acrobates, voitures, machines interagit en permanence avec les chanteurs : tous aident à illustrer et éclaircir le texte sentimental mais peu dynamique. Ainsi, lors de son premier air « Alla Selva » Elisa, qui chante le courage de son amour pour Aminta, est chatouillée par la station de service intergalactique du premier acte. Quoi ? Exactement ! La station de service a des bras qui chatouillent la chanteuse, elle ne peut que faire des vocalises en conséquence. Ou encore, pendant l'air d'entrée d'Alessandro, venu de l'espace sidéral, la course parfaitement synchronisé avec le tremolo des violons… Ou encore lors du deuxième air du même Alessandro, qui prend un bain et se change avec l'aide de ses guerriers, et dont les vocalises sont le résultat naturel du shampooing, bien évidemment ! Il y a tant d'exemples réussis et tout simplement géniaux, que nous ne saurions ici tous les paraphraser.

Des mozartiens généreux et drôles

Le groupe des 5 solistes semble être complètement investi dans le parti-pris artistique. La complicité est évidente, les interprètes s'amusent entre eux et divertissent le public d'une façon étonnante, voire dérangeante pour ceux qui n'acceptent toujours pas qu'on rit vivement devant Mozart.

Heureusement, des productions comme celle-ci aident établir des nouveaux ponts et poussent au progrès, à la réévaluation critique des conventions. Qu'en est-il du chant ? Il est sans doute superbement illustré par la scénographie et le travail d'acteur, mais est aussi, et surtout, la raison principale d'être de l'opéra. Une belle musique qui régale l'auditoire !

Le duo amoureux d'Aminta et Elisa est interprété magistralement par Soraya Mafi et Raquel Camarinha. Les deux sopranos font preuve d'une musicalité ravissante et d'un style mozartien d'une grande fraîcheur. La première à un beau timbre et un remarquable contrôle de son instrument. Si nous sommes frappés par les spécificités de son talent depuis son entrée au début de l'opéra, son rondo du deuxième acte avec violon obbligato « L'amero, saro costante » est un sommet lyrique d'émotion que nous aurons du mal à oublier. Remarquons également qu'il s'agît de la toute première représentation en France de la jeune soprano Anglaise. Raquel Camarinha quant à elle fait preuve d'agilité et de candeur en permanence. Elle est aussi très captivante sur scène, dans tous les plans. Le finale du premier acte est un duo éblouissant pour les deux sopranos où les voix s'accordent avec une aisance impressionnante ! Tamiri et Agénor sont interprétés par Marie-Sophie Pollak et Krystian Adam. Leur performance est solide, quoi que quelque peu effacée par celle des 3 autres solistes.

C'est un plaisir de revoir le ténor Allemand Rainer Trost dans la même salle où il a conquis tout Paris en 1992 (!) dans le rôle de Ferrando de Cosi Fan Tutte, dirigé et mis en scène par John Eliot Gardiner. Un mozartien confirmé et de longue expérience ; il est à la fois charmant et drôle dans le rôle, plus ou moins ingrat, en papier, d'Alessandro. Sa performance, comme celle du couple principal, est… pétillante ! Il assume et intègre complètement l'humour de la production et s'y investit de façon spectaculaire. S'il pourrait gagner en dynamisme dans les vocalises, il demeure toutefois enchanteur par sa musicalité et son style ; par sa belle et toujours

stimulante présence, tant théâtrale que musicale.

Dans la fosse l'Ensemble Matheus, et son directeur Jean-Christophe Spinosi, font preuve d'une retenue à laquelle nous ne nous attendions pas ! Comme d'habitude ses vents sont ravissants (bellissime flûte obligata dans l'air d'Alessandro « Se vincendo »!), Le recul dont le chef fait preuve ce soir donne davantage d'homogénéité à la prestation. Si nous préférons des contrastes plus marqués, nous apprécions la consistance et la clarté de l'ensemble au cours des deux actes.

Un Mozart pas comme les autres, ranimé par les talents combinés d'une équipe audacieuse et riche en créativité au Théâtre du Châtelet… Un production si réussie que nous aimerions qu'il y ait beaucoup plus de représentations ! Des chanteurs de talent à découvrir et ré-découvrir, une partition à revisiter, l'humour dévoilé d'un Mozart (dont on fête aujourd'hui l'anniversaire il y a 259 ans !) qui doit sans doute sourire devant cette appropriation. **A voir et revoir sans modération au Théâtre du Châtelet les 22, 24, 26, 28 et 30 janvier ainsi que le 1er février 2015.**

Bordeaux, le 27 janvier 2015, 17h30 : Récital rencontre Ivan Ilic



Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30. Rencontre récital Ivan Ilic à propos du Livre cd dvd dédié à Morton Feldman : Detours which have to be investigated. *Detours which have to be investigated… c'est d'abord un objet inclassable, une œuvre d'art reflet ou prolongement d'un travail interdisciplinaire, entre arts visuels, piano et vidéo… centré sur l'écriture de Morton Feldman : amoureux de peinture, proche de Pollock, Rothko, le compositeur américain, véritable poète sensible a incarné les vibrations artistique new yorkaises des années 1960 et 1970. En sonorités énigmatiques, la musique de Feldman inspire l'interrogation, stimule la recherche, pose d'autres défis au créateur, suspendant le temps, étirant l'espace pour de nouveaux lieux et des sensations inédites : en témoigne le climat évanescent hypnotique que joue le pianiste d'origine californienne et résidant en France depuis 13 ans, Ivan Ilic dans ce livre d'un format et d'une conception inédits.*

Le pianiste Ivan Ilic réalise un hommage atypique à Morton Feldman

Détours prolifiques…



Detours Which Have to Be Investigated… le titre est une invitation à la divagation et aux rencontres… une intention d'ouverture et de métissage que le pianiste Ivan Ilic sait cultiver depuis sa formation à Berkeley. Au carrefour des approches, entre design, graphisme, musique et vidéo, Ivan Ilic cultive ses champs atypiques :il les prolonge même en une nouvelle formulation grâce à ce livre grand format qui est d'abord un objet au graphisme épuré. On sent bien ici que le choix de la typographie, l'implantation des lettres dans l'espace de la page, le positionnement des textes et celui des photographies signifie autant que leur contenu ; l'esthétisme est vecteur de sens : il a été réalisé par l'école HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève en Suisse, avec l'artiste Benoît Maire. Le message du livre formule un hommage original à l'oeuvre du new yorkais Morton Feldman. Le vide de la page renvoie à l'éloge de la lenteur, à l'imaginaire de l'espace infini, à l'exploration de l'invisible. Des champs sensibles que l'on croyait définitivement inatteignables (depuis Scriabine) mais que le pianiste s'est fait une spécialité singulière de transmettre et rendre … intelligibles (son dernier cd The Transcendantalist : -Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman…-, aux explorations suggestives en témoigne particulièrement).



Concret / Abstrait. Le livre **Detours which have to be investigated** offre une parure concrète à une musique d'essence abstraite : c'est son défi et le succès de sa réalisation. Le dvd précise ce en quoi, autre facette passionnante du travail avec les élèves plasticiens de Genève, la musique planante et introspective – « atmosphérique » dit Ivan Ilic, colle parfaitement à une mise en images. Chaque vidéo, comme une

miniature préparatoire est le prélude à l'écoute intégrale des oeuvres du compositeur. Documentaire pédagogique d'un côté, essai visuel de l'autre conçu comme un film lui aussi d'atmosphère. L' image est le meilleur vecteur pour mieux apprécier l'écriture contemporaine : c'est le sentiment qui a inspiré ce travail réunissant les jeunes graphistes et plasticiens genevois et l'intervenant Benoît Maire qui a invité dans ce sens le pianiste Ivan Ilic. Musique sans drame, les partitions de Feldman sont des portes vers l'infini. C'est un terreau riche et prometteur qui stimule la pensée vagabonde d'un pianiste singulier. Dont les choix imprévus et le goût confirment le désir du renouvellement et une curiosité exigeante : on se souvient de ses précédents albums aux programmes inédits, vrais défis pour le technicien, grand accomplissement pour l'interprète : 53 Etudes de Leopold Godowsky, d'après les 27 Etudes de Chopin ; puis récemment l'album pré cité : The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) où déjà Palais de Mari de Feldman rayonne par son atmosphérisme suggestif et poétique.

LIRE notre **présentation complète du récital rencontre Ivan Ilic à Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30 à la Librairie Mollat**

Compte-rendu, opéra. Avignon. Opéra-Théâtre, les 25 et 27 janvier 2015. Gaetano

Donizetti : Don Pasquale. Simone del Savio, Anna Sohn, Sergueï Romanovsky, Alex Martini, Jean Vedassi. Andrea Cigni, mise en scène. Roberto Fores-Veses, direction.

Après Clermont-Ferrand, Reims, Rouen, Limoges et Saint-Etienne l'an passé – et avant Massy et Vichy le mois prochain, soit en février 2015 -, c'est dans la huitième maison coproductrice du spectacle – l'Opéra Grand Avignon – que cette réjouissante production de Don Pasquale de Donizetti pose ses valises, le temps de deux représentations. Confiée au metteur en scène italien Andrea Cigni, la proposition scénique est un cousu-main de grand professionnel, sans aucune faute de goût, … où tout fonctionne impeccablement. L'opposition entre le vieux barbon et le couple d'amoureux qui le bernent – un des ressorts les plus utilisés du genre opéra-comique – est ici revivifiée. Don Pasquale est présenté comme un grippe-sous qui entasse ses lingots d'or dans une immense coffre-fort qui prend tout l'espace du plateau avant que Norina ne le vide (des domestiques peu scrupuleux parachevant le pillage…) pour s'acheter des robes de chez Chanel et autres articles de chez Givenchy ! Des nombreuses trouvailles qui émaillent ce spectacle réussi de bout en bout – et sans aucun temps mort -, citons également l'arrivée de Norina dans une nacelle au milieu d'un jardin fleuri, dans une ambiance fraîche et heureuse, en totale opposition à la maison-caveau, triste et sombre, de Don Pasquale.



Mise en scène réjouissante, distribution convaincante

La jeune distribution vocale convainc sans réserves, elle aussi, par son engagement et son homogénéité. Le Don Pasquale de **Simone Del Savio** n’est en rien un vieux bouffon ridicule, mais plutôt un brave homme affligé des défauts que l’on associe souvent au troisième, voire du quatrième âge. Avare, égoïste, et obstiné, il n’est pas pour autant un archétype, mais un véritable être de chair et de sang, humain de bout en bout, tour à tour hilarant et pathétique, à l’image de cet opéra, où la mélancolie et l’amertume alternent sans cesse

avec le comique le plus débridé. A cette caractérisation en tous points remarquables, le baryton italien ajoute une incarnation vocale très plausible, avec une belle maîtrise du chant sillabato.

Avec un timbre plus riche et corsé que la plupart des titulaires entendues ici ou là, la soprano coréenne **Anna Sohnn (Norina)** maîtrise parfaitement l'écriture belcantiste, qui lui permet notamment d'exécuter de superbes trilles, et possède un abattage scénique qui est pour beaucoup dans le succès de la représentation. De son côté, **Sergueï Romanovsky campe un Ernesto** d'une sensibilité et d'un raffinement dans le phrasé dignes d'admiration. Doté – à l'instar de la soprano – de moyens supérieurs à ce que l'on entend d'habitude, dans cet emploi confié généralement à des tenorini, le jeune ténor russe offre également à nos oreilles un timbre des plus flatteurs, et une technique déjà aguerrie. Il nous gratifie d'une Sérénade « Com'è gentil » de haut vol. Enfin, nous adresserons de vifs éloges au Malatesta (à l'excentrique défroque) d'**Alex Martini** : timbre plein et phrasé enjôleur, deux qualités qui font merveille dans son grand air « Bella siccome un angelo ».

A l'unisson d'une mise en scène inventive et d'une distribution électrisante, la direction du chef espagnol Roberto Fores-Veses – directeur musical de l'Orchestre d'Auvergne – fait vivre avec éclat cette partition de pur charme, à la tête d'un Orchestre Régional Avignon-Provence brillant et enjoué. La qualité du Chœur maison dans ses brèves interventions de l'acte III ajoute au plaisir de cette réjouissante matinée.



Compte-rendu, opéra. Avignon. Opéra-Théâtre, les 25 & 27 janvier 2015. Gaetano Donizetti : Don Pasquale. Simone Del Savio, Anna Sohn, Sergueï Romanovsky, Alex Martini, Jean Vedassi. Andrea Cigni, mise en scène. Roberto Fores-Veses, direction.

Illustrations : © Cédric Delestrade

Steffani : Niobe (Gauvin,

O’Dette, Stubbs, 3 cd Erato, 2013)



CD, compte rendu critique. Steffani : Niobe (Gauvin, O’Dette, Stubbs, 3 cd Erato, 2013). *Les initiateurs de cette résurrection étonnante (et légitime) n’avait pas attendu le coup marketing certes louable de Cecilia Bartoli et son cd Mission (paru à l’automne 2012, avec grand fracas au regard de la couverture volontiers provocatrice : on y voyait la diva romaine tête rasée brandissant une croix comme un exorciste…), pour dévoiler la sensualité aimable et languissante du compositeur Agostino Steffani (mort en 1728), musicien diplomate, ecclésiastique et spécialiste entre autres, de duos vocaux parmi les plus suaves de la musique européenne du XVIIIè à une époque qui précède les grands accomplissement de Rameau et de Haendel. Né italien, Steffani fait surtout sa carrière en terre germanique, de Cour en Cour (à Munich, à Hanovre…), où s’impose partout le goût pour la musique italienne. Enregistré dès novembre 2013 au festival de musique ancienne de Boston, l’opéra Niobe souligne effectivement le tempérament hautement dramatique de Steffani, en une langue très proche de Haendel. L’opéra créé en janvier 1688, a déjà fait l’affiche de Schwetzingen dès 2008, avant Covent Garden en 2010, et donc Boston (Early music festival… en 2013, en version de concert que prolonge cet enregistrement produit par Erato). Inscrit dans l’esthétique lyrique du plein XVIIè (Seicento), Niobe affirme une assimilation évidente des opéras vénitiens (Monteverdi et Cavalli surtout), d’Alessandro Scarlatti, et des ouvrages français lullystes (l’élégance*

majestueuse colorée de nostalgie suggestive dans les ballets : ballet des soldats au banquet et chaconne finale).

Opéra en première mondiale

Entre Lully et Haendel : le cynisme sensuel de Steffani

Ardente, féminine, humaine, et tendre le soprano de Karina Gauvin va idéalement à la souveraine Niobe dont l'arrogance thébenne est écrasée et violemment punie par les dieux, Artemis et Apollon, les enfants de Latone que Niobe ose outrager dans son propre temple. Angélique (parfois doucereux) et d'une constante douceur atténuée (trop systématique), Philippe Jaroussky incarne l'époux de Niobe, Anfione dont la chaleur et l'humanité se révèlent dans plusieurs airs impressionnant par leur profondeur et leur justesse poétique, totalement bouleversant : air des sphères, lamento ultime, tout exprime chez lui une langueur empoisonnée et ciselée et d'un rare raffinement : l'ennemi du magicien Poliferno, a depuis longtemps renoncé au pouvoir car il est frappé par une étonnante lassitude : le rôle est l'un des plus surprenants de l'opéra baroque de cette fin du Seicento (dommage que Jaroussky atténue la portée expressive du personnage par des aigus de plus en plus tirés et aigres, une ligne vocale et des phrasés trop limités).

Propre à l'opéra vénitien, les emplois bouffons et délirants

(José Lemos en Nerea) ne sont pas écartés, présence d'un sentiment satirique sur la vanité des passions humaines. Le Manto d'Amanda Forsythe (fille de Tiresias, le prêtre aveugle de Latone) se distingue également, comme les deux autres haute contres : Terry Wey (Créonte, l'amoureux transi de Niobe) et le précité José Lemos, comme les deux ténors : Aaron Sheehan (le prince Clearte également épris de Niobe) et Colin Balzer (Tiberino, prince sauveur et bientôt époux de Manto), sans omettre le très bon Tiresias de Christian Immler. Les couleurs vives et chatoyantes de l'orchestre emmené par le luthiste Paul O'Dette et son compars Stephen Stubbs (auquel l'on doit tant de superbes programmes du XVIIème italien), le sens des nuances et cet abandon à la sensualité d'essence vénitienne offrent ainsi une résurection de Niobe particulièrement réussie.
Ne pensez pas que l'élégance de la forme et du style porte une intrigue de simple convention : le drame épingle la vanité et l'arrogance (celle de Niobe), antichambre de sa déchéance : l'orgueil tue et le pouvoir mène à la folie : telle est la morale de cet opéra dont la cynisme tragique doit beaucoup d'une certaine façon à la maturité du théâtre de Monteverdi à Venise. La magie et la folie, le délire tragique et fatal que suscite l'exercice du pouvoir comme la puissance (Niobe et Amphion vont jusqu'à se diviniser!)… brosse un portrait réaliste de la petitesse humaine, sa vaine prétention, sa folie inextinguible. On est certes ému par l'humanité souffrante, nostalgique et sensuelle de Niobe et d'Amphion (finalement des bourreaux sympathiques… comme les Macbeth plus tard chez Verdi), les souverains de la fière Thèbes, mais l'on se dit aussi qu'ils n'ont rien vu venir et qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé. Si l'écriture se montre proche de Lully (sans les chœurs cependant)), elle rappelle aussi Biber. Steffani, compositeur lettré et fin diplomate devait connaître les secrets ambivalents de la nature humaine. Niobe en témoigne de façon éloquente et somptueuse. Superbe révélation.

AGOSTINO STEFFANI (1654-1728) : Niobe, Regina di Tebe (1688)
Musique de ballet rajoutée de Melchior d'Ardespin (1643-1717)
Livret de Luigi Orlandi, d'après Les Métamorphoses d'Ovide

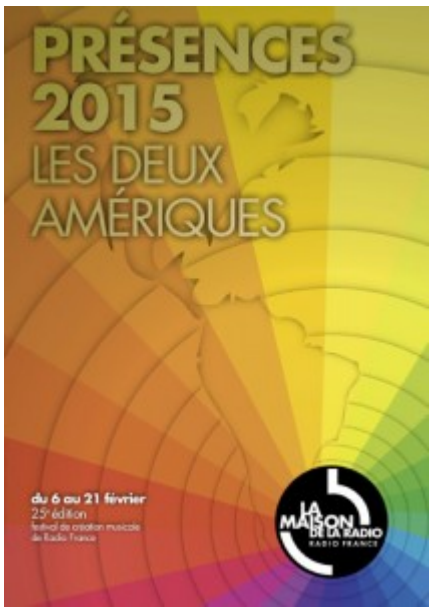
Karina Gauvin: Niobe
Philippe Jaroussky: Anfione, Roi de Thèbes
Amanda Forsythe: Manto
Christian Immler: Tiresia
Aaron Sheehan: Clearte
Terry Wey: Creonte
Jesse Blumberg: Poliferno
Colin Balzer: Tiberino
José Lemos: Nerea
Boston Early Music Festival Orchestra Paul O'Dette & Stephen Stubbs Coffret 3CD ERATO 0825646343546. Enregistrement réalisé à Bremen, en novembre 2013.

Paris, Maison de Radio France. Festival Présences

Paris. Festival Présences 2015 : Les deux Amériques : 6 > 21 février 2015. *La Maison de Radio France accueille en février son festival dédié à la musique contemporaine et aux créations.* ***Le 25ème festival Présences*** *réalise un superbe et*

prometteur écart transatlantique. Accoster sur les terres américaines signifie ici découvrir toutes les musiques continentales : de l'Alaska jusqu'à la Terre de feu, du Rio de la Plata jusqu'au Labrador, d grand nord au Sud le plus méridional. La création musicale revêt bien des formes et des écritures car le spectre est large : il investit la Maison de Radio France en particulier les salles rénovées et flambant neuves de l'Auditorium et du Studio 104 réouvert.

Ecart transatlantique



Les quatre formations maison (**l'Orchestre National de France, l'Orchestre Philharmonique de Radio France, le Chœur et la Maîtrise de Radio France**) sont à pied d'oeuvre pour transmettre le grand frisson, celui du grand large, dédié depuis les début du festival, à la musique contemporaine et à la création. C'est en prolongement de la thématique du festival 1991 quand il s'intéressait déjà à l'Amérique musicale mais cette fois à l'Amérique du nord. Les champs d'exploration 2015 dépassent la notion d'école nationale et même élargissent leur investigation au delà des seuls Etats-Unis. Présences traque depuis ses débuts les personnalités et les tempéraments charismatiques dont l'écriture transcende

tout nationalisme : ainsi aux côtés des compositeurs connus John Adams (Doctor Atomic Symphony et Son of Chamber Symphony), ou de Steve Reich, s'affirment les argentins que Paris stimule depuis longtemps (de Ricardo Nillni à Martin Matalon), mais aussi Victor Ibarra (d'origine mexicaine), le brésilien Januibe Tejera ou Luis Fernando Rizo-Salom (né à Bogota) … dont les manières s'enrichissent des traditions mondialisées, elles mêmes héritières de cultures anciennes. Métissages, passerelles, rencontres et synthèses… ainsi jaillissent les musiques personnelles et donc originales d'Osvaldo Golijov (polyphonies Yoruba du Nazareno jouées par les sœurs Labèque), de Luis Nahon (paysages changeants de Quebrada/Horizonte), d'Esteban Benzecry (superbe triptyque précolombien : Rituales amerindios)…

Ici l'accumulation des savoirs recomposent de nouvelles mosaïques dont les confrontations stimulent les compositeurs : « *José Evangelista est un musicien canadien d'origine espagnole, Juan Pablo Carreno s'est formé en Colombie, aux États-Unis et en France. Tous éprouvent cependant le besoin d'exprimer quelque chose (une nostalgie, un sentiment de la danse, une impatience de l'avenir) et ne se contentent pas d'illustrer des formes pures et parfaites. Beaucoup d'entre eux également aiment l'orchestre, et on se réjouira que la moitié des concerts de cette édition de Présences fasse appel à ce type de formation, ce qui permettra à l'Orchestre National de France et à l'Orchestre Philharmonique de Radio France de donner toute la mesure de leur talent, avec peut-être, côté Philharmonique, une attirance pour l'Amérique du Sud et, côté National, un tropisme boréal. Joshua Dos Santos, James Gaffigan, Domingo Hindoyan, pour n'en citer que quelques uns, illustreront la vitalité de la direction d'orchestre américaine, ce qui n'empêche pas notre festival, évidemment, d'inviter de nombreux ensembles et solistes qui font de la création leur pain quotidien et leur oxygène indispensable. Et au Chœur et à la Maîtrise de Radio France de participer à la Transmigration of the Soul selon Adams* « , précise Jean-Pierre Rousseau, directeur de la musique de Radio France.



A l’honneur au sein de la programmation de Présences 2015, l’imaginaire si visuel du compositeur argentin **Esteban Benzecry**, diplômé des Beaux-Arts de Buenos Aires. En France, à Paris, l’autodicate se forme sérieusement à la composition et l’orchestration dès 1997. Il peut y réaliser et approfondir entre autres son admiration pour les grands coloristes Debussy, Ravel, Messiaen, également Dutilleux et les tenants de la musique spectrale. Riche de multiples sources et d’admirations composites, Benzecry s’est façonné son propre imaginaire musical, suivant les pas de Ginastera, Stravinsky, Villa-Lobos, et les mexicains Carlos Chavez et Silvestre Revueltas. Le compositeur se définit tel un « **scénographe sonore** » n’hésitant pas à composer des œuvres ambitieuses exigeant des effectifs impressionnants : grand orchestre, choeur. Benzecry est aussi peintre : ses références sont toujours très visuelles et donc picturales. Il emprunte naturellement aux riches folklores toujours très vivaces dans la musique argentine.



Présences 2015 met aussi l'accent sur le compositeur **Christopher Trapani,** né dans la capital du jazz, la Nouvelle Orléans : à ses débuts trompettiste, Trapani rejoint Paris rapidement où il s'intéresse à la musique de Gérard Grisey. Il met en parallèle et établit un dialogue fructueux entre musique américaine populaire (blues) et musique spectrale, intègre dans son écriture l'électronique lié à sa formation à l'Ircam. Aujourd'hui, le compositeur voyage entre Paris, Manhattan et Istanbul… Spinning in infinity fait fusionner concrètement la musique électronique (bande enregistrée comprenant une partie de banjo et de canun turc) à l'orchestre (les enceintes sont même placées parmi les instrumentistes de l'orchestre). En exprimant l'idée de tournoiement (to spin), la pièce s'inspire d'une song de Paul Simon où l'énoncé de catastrophes se fait sur un tapis carnavalesque – plutôt décalé -, qui associe des rythmes métissés sud-africains, bluegrass, cajun, folk américain… formellement, Spinning in infinity suit structurellement la



figure d'une spirale et d'un tourbillon qui égrène ensuite de façon développée la multitude d'événements énoncés très rapidement au début. Foisonnant, Trapani enchasse les fils mélodiques en les enchevêtrant comme David Foster Wallace dans Infinite Jest qui accumule plusieurs narrations au point de dérouter le lecteur. Trapani avoue travailler sur le raffinement de la légèreté : » je veux une musique légère, fluide, attirante, mais avec une construction et de nombreux détails sous la surface. Ligeti, Ravel, Debussy, Berlioz, Monteverdi allient le raffinement du détail et la légèreté. Parmi nos contemporains, Leroux, Matalon, Hersant ont le même souci de la légèreté » confie-t-il.

Paris, Festival Présences 2015 : les deux Amériques. 14 rendez vous, du 6 au 21 février 2015, Paris, Maison de Radio France.

Festival Présences 2015 Les deux Amériques

6 concerts incontournables

Vendredi 6 février, 20h
Auditorium- Concert inaugural (n°1)



Conlon NANCARROW – Pièce n° 2 pour petit orchestre
Richard DUBUGNON – Concerto sacra pour hautbois et orchestre, op. 67*
commande de Radio France, création mondiale

Eesteban BENZECRY – Concerto pour violoncelle**
commande de Radio France, création mondiale

Darwin AQUINO – Espacio ritual
Evencio CASTELLANOS – Santa Cruz de Pacairigua

Olivier Doise, hautbois*
Gautier Capuçon, violoncelle**
Orchestre Philharmonique de Radio France
Manuel Lopez-Gomez, direction

Diffusé en direct sur France Musique

Concert d'ouverture du festival dans le nouvel Auditorium de Radio France : l'Orchestre Philharmonique propose deux concertos donnés en vis-à-vis et en création mondiale (il s'agit dans les deux cas d'une commande de Radio France) : l'un de Richard Dubugnon qui engage un dialogue entre l'Europe et l'Amérique latine avec le Concerto sacra pour hautbois inspiré notamment du chant grégorien, Olivier Doise jouant la partie soliste ; l'autre d'Esteban Benzecry, Argentin installé à Paris dont Gauthier Capuçon créera le Concerto pour violoncelle. Avec en début de programme, une pièce de Conlon Nancarrow, afin de rendre hommage à un créateur solitaire qui fut dans son genre un pionnier, et pour terminer l'Amérique latine, représentée par Evencio Castellanos, mort en 1984, l'une des grandes figures de la musique du Venezuela.

Jeudi 12 février, 20h
Auditorium (concert n°5)



Christopher ROUSE – Prospero's room
création française
Andrew NORMAN – Suspend, concerto pour piano et orchestre*
création française
Sean SHEPHERD – Wanderlust
création française
John ADAMS – Doctor Atomic Symphony

Inon Barnatan, piano*
Orchestre national de France
James Gaffigan, direction

Diffusé en direct sur France Musique

L'Orchestre National de France entre en scène à son tour avec

un programme entièrement nord-américain reprenant, en création française, trois pièces récentes commandées et créées par de grandes formations elles aussi nord-américaines : Prospero's Room de Christopher Rouse (commande du New York Philharmonic), Suspend d'Andrew Norman (commande du Los Angeles Philharmonic), Wanderlust de Sean Shepherd (commande du Cleveland Orchestra). Avec, en apothéose, la Doctor Atomic Symphony de John Adams.

Samedi 14 février, 11h
Auditorium, concert n°7

Luis Nahon : Quebrada / Horizonte

Orchestre Philharmonique de Radio France
Domingo Hindoyan, direction
Luis Naon, présentation
Présentation par Luis Naon en personne, pour un public familial, de Quebrada/ Horizonte, hommage aux paysages de l'Amérique.

Jeudi 19 février, 20h
Auditorium (concert n°12)

Eesteban BENZECRY – Madre Tierra
commande de radio France, création mondiale
Peter Lieberson – Neruda Songs
Charles IVES – The Unanswered Question
John ADAMS – On the Transmigration of the Soul
Kelley O'Connor, mezzo-soprano
Chœur de Radio France
Marc Korovitch, chef de chœur
Maîtrise de Radio France

Sofi Jeannin, chef de chœur
Orchestre national de France
Giancarlo Guerrero, direction

Le Chœur et la Maîtrise de Radio France, l'Orchestre National de France au grand complet : un programme spectaculaire qu'ouvre la création mondiale de Madre Tierra d'Esteban Benzecry, écho des mythologies pré-colombiennes. On passe ensuite du Sud au Nord avec les Neruda Songs de Lieberson puis la fameuse Unanswered Question de Charles Ives, avant de partir dans cet étrange voyage qu'est On the Transmigration of the Soul de John Adams.
Diffusion en direct sur France Musique

Vendredi 20 février, 20h
Studio 104 (concert n°13)

HebertT VAZQUEZ – Des jardins/Des Près, concerto pour alto*
création mondiale
Luis Fernando RIZO SALOM – El Juego
José EVANGELISTA – Alap et Gat
John ADAMS – Son of Chamber Symphony

Christophe Desjardins, alto*
Ensemble Orchestral Contemporain
Daniel Kawka, direction

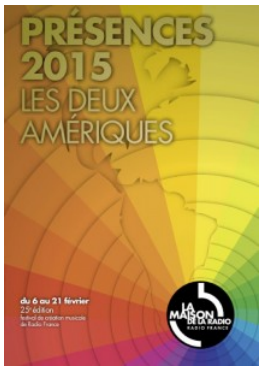
Le programme de l'Ensemble Orchestral Contemporain propose deux pièces ludiques, El juego et Alap et Gat, encadrées par un concerto et une symphonie. Le concerto est signé Hebert Vazquez, qui eu la bonne idée de l'écrire pour l'altiste Christophe Desjardins. La symphonie n'est autre que la célèbre Son of Chamber Symphony de John Adams.

Samedi 21 février, 20h
Auditorium (concert de clôture n°14)

Christopher TRAPANI – Spinning in Infinity*
commande de Radio France, création mondiale
Osvaldo GOLIJOV – Nazareno, concerto pour deux pianos, percussions et ensemble (nouvelle version)
création française
Esteban BENZECRY – Rituales amerindios, triptyque précolombien pour orchestre
création française

Katia et Marielle Labèque, piano
Raphaël Seguinier, Gonzalo Grau, percussions
Orchestre Philharmonique de Radio France
Diego Matheuz, direction
Grégory Beller, réalisateur informatique musicale, Ircam*
Coproduction Radio France / Ircam

Afin de conclure en beauté, trois grandes partitions pour orchestre pour fermer comme il se doit l'édition 2015 du festival Présences avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France. La création de Spinning in Infinity de Christopher Trapani (commande de Radio France) pour commencer : une œuvre tournoyante écrite par un musicien de La Nouvelle-Orléans qui se partage entre New York et Paris. Puis l'étonnant Nazareno d'Osvaldo Golijov, qui fait entendre des percussions Yoruba réinventées pour les pianos des sœurs Labèque. Enfin, un grand triptyque orchestral d'Esteban Benzecry en forme d'hommage à l'écho perdu des civilisations précolombiennes.



Festival Présences 2015 Les deux Amériques.14 rendez vous, du 6 au 21 février 2015, Paris, Maison de Radio France : Auditorium et Studio 104. + d'infos, réservations, billetterie en ligne : consultez le site du festival Présences 2015 de Radio France

---

La Iolanta d'Anna Netrebko (scène, cd, cinéma)



New York, MET. Tchaikovski : Anna Netrebko chante Iolanta. Qu'on le veuille ou non, le marketing des stars d'aujourd'hui est remarquablement planifié : au moment où DG publie en cd sa Iolanta captée sur le vif en 2014, Anna Netrebko reprend le rôle sur les planches new yorkaises en janvier et février (avec une retransmisision dans les salles de cinéma annoncée le 14 février 2015)… Remarquable incarnation pour la diva qui ne cesse de remporter ses nouveaux paris sur la scène lyrique… Pour la saison 1891-1892, les Théâtres Impériaux commandent 2 nouvelles œuvres à Tchaïkovski : un opéra, qui est son 10ème et dernier ouvrage lyrique, Iolanta et le légendaire ballet, Casse-Noisette. Les deux partitions portant la marque du dernier Tchaïkovski : un sentiment irrépressiblement tragique

s’accompagne d’une orchestration particulièrement raffinée. Iolanta mêle histoire et féerie : le compositeur aborde comme un conte de fée l’histoire médiévale française (à la Cour du Roi René de Provence) où Iolanta est une princesse aveugle qui apprend l’amour.

De l’enfance à l’âge adulte : une renaissance



L’héroïne réalise sa propre émancipation en osant se détacher symboliquement du père (qui la tient enfermée et entretient sa cécité). L’action suit la lente renaissance d’une âme qui découvre enfin la vraie vie ; c’est à dire comment elle réussit son passage de l’enfance à la maturité d’une adulte. De fille séquestrée, infantilisée, elle devient femme désirable et conquise… A la suite de Tatiana d’Eugène Onéguine, Iolanta doit d’abord prendre conscience de sa cécité avant de trouver son identité, diriger son destin, devenir elle-même. La qualité et la richesse des mélodies qui se succèdent intensifient le drame, conçu en un seul acte sur le livret du frère de Piotr Illiych, Modeste. L’ouverture et la mise en avant des instruments à vents (chant plaintif et vénéneux, presque énigmatique du hautbois et du cor anglais, accompagné par les bassons et les cors…), cette

aspiration échevelée aux couleurs et résonances de l'étrange réalisant une immersion dans un monde féerique et fantastique mais intensément psychologique (l'ouverture a été très critiquée par Rimsky), la figure du docteur maure Ebn Hakia (baryton), rare incursion d'un orientalisme concédé (beaucoup plus flamboyant chez les autres compositeurs russes comme Rimsky), la concentration de la musique sur la vie intérieure des protagonistes, l'absence des chœurs, tout l'itinéraire de la jeune fille aux résonances psychanalytiques, des ténèbres à l'éblouissement positif final-, fondent l'originalité du dernier opéra de Tchaïkovski : comme l'expérience d'un passage, de l'enfance aveugle à l'âge adulte (pleinement conscient), Iolanta est un huis clos où s'exprime le mouvement de la psyché d'une jeune femme à l'esprit ardent, tenue (par son père le roi René) à l'écart du monde.

Après la mort de Tchaïkovski (1893), Mahler assure la création allemande de Iolanta (Hambourg). L'oeuvre plus applaudie que Casse Noisette à sa création russe (Saint-Pétersbourg en 1892), traverse l'oublie jusqu'en 1940 quand la cantatrice russe Galina Vichnievskaïa, affirme et la figure captivante du personnage d'Iolanta, et la magie symphonique d'un opéra à redécouvrir. Car tout Tchaïkovski et le meilleur de son inspiration se concentrent dans Iolanta, véritable miniature psychologique. Et fait rare chez le compositeur de la Symphonie « tragique », le drame se finit bien.

L'INTRIGUE de Iolanta. L'Opéra Iolanta est en un acte et 9 tableaux. Alors que le Roi René tient à l'écart du monde, sa propre fille Iolanta, aveugle, absente à sa propre infirmité, le médecin maure Ebn Hakia (baryton) annonce que la jeune princesse doit prendre conscience de son handicap pour s'en détacher et peut-être en guérir…le Roi trop possessif demeure indécis mais le comte Vaudémont (ténor), tombé amoureux de Iolanta, lui apprend la lumière et l'amour : Iolanta, consciente désormais de ce qu'elle est, peut découvrir le monde et vivre sa vie. La jeune femme tenue cloîtrée, fait

l’expérience de la maturité : en se détachant du joug paternel, elle s’émancipe enfin.

synopsis de l’acte acte unique

1. Dans le verger du Palais où elle est tenue à l’écart du monde et des hommes, la fille du Roi René,Iolanta, se désespère s’interroge : sa nourrice Martha dissimule une terrible vérité : elle est aveugle mais ne doit pas comprendre la nature de son handicap. Pourtant Iolanta a le sentiment que pour vivre il faut souffrir. Ses compagnes lui chantent une berceuse pour la rassurer.

2. Survient le Roi René et le médecin maure Ebn Hakia : son diagnostic est clair : pour que Iolanta dépasse sa cécité, il faut qu’elle en prenne conscience afin de vouloir en guérir. Le Roi, coupable, hésite.

3. Le duc Robert de Bourgogne et le chevalier Vaudémont arrivent dans le parc du Palais. Vaudémont tombe immédiatement amoureux de la princesse Iolanta quand il la voit. Il lui demande par deux fois une rose rouge mais elle lui tend une rose blanche…il comprend qu’elle est aveugle. Vaudémont parle alors à Iolanta de lumière et l’invite à découvrir le monde à ses côtés…

4. Pour stimuler sa fille sur la voie de la guérison, le Roi René annonce qu’il exécutera Vaudémont si le traitement du médecin Ebn Hakia échoue. Iolanta, pour sauver son fiancé, se déclare prête à tout : elle suit le docteur maure.

5. Quand Ebn Hakia ôte la bandeau qui protégeait les yeux de Iolanta, la princesse peut désormais voir toutes les merveilles du monde et vivre son amour. Le Roi bénit l’union de Iolanta et de Vaudémont : tous chantent la gloire divine

qui a permis un tel prodige.

La Iolanta d'Anna Netrebko

scène, cinéma, cd



Anna Netrebko chante en janvier 2015, Iolanta de Tchaikovski sur les planches du Metropolitan Opera de New York : 26, 29 janvier puis 3,7,10,14,18, 21 février 2015, 20h. Sous la direction de avec Piotr Beczala (Vaudémont)… Oeuvre couplée avec Le Chateau de Barbe Bleue de Bartok (avec Nadja Michael). Les deux opéras sont mis en scène par Mariusz Trelinski, sous la direction musicale de Valery Gergiev.

CINEMA. Iolanta et Le Château de Barbe-Bleue. **Retransmission dans les salles de cinéma, le 14 février 2015**, en direct du Metropolitan Opera de New York

Anna Netrebko reprend le rôle d'Iolanta à l'Opéra de Monte-Carlo, en version de concert, **dimanche 21 juin 2015, 11h, également sous la direction d'Emmanuel Villaume**. LIRE la critique complète de l'opéra Iolanta par Anna Netrebko ci

dessous.



CD. Simultanément à ses représentations new yorkaises (janvier et février 2015), Deutsche Grammophon publie l'opéra où rayonne le timbre embrasé, charnel et angélique d'**Anna Netrebko,** assurément avantagée par une langue qu'elle parle depuis l'enfance. Nuances, richesse dynamique, finesse de l'articulation, intonation juste et intérieure, celle d'une jeune âme ardente et implorante, pourtant pleine de détermination et passionnée, la diva austro-russe marque évidement l'interprétation du rôle de **Iolanta** : elle exprime chaque facette psychologique d'un personnage d'une constante sensibilité. De quoi favoriser la nouvelle estimation d'un opéra, le dernier de Tchaïkovski, trop rarement joué. En jouant sur l'imbrication très raffinée de la voix de la soliste et des instruments surtout bois et vents (clarinette, hautbois, basson) et vents (cors), Tchaïkovski excelle dans l'expression profondes des aspirations secrètes d'une âme sensible, fragile, déterminée : un profil d'héroïne idéal, qui répond totalement au caractère radical du compositeur. Toute la musique de Tchaïkovski (52 ans) exprime la volonté de se défaire d'un secret, de rompre une malédiction… La voix corsée, intensément colorée de la soprano, la richesse de ses harmoniques offrent l'épaisseur au rôle-titre, ses aspirations

désirantes : un personnage conçu pour elle. Voilà qui renoue avec la réussite pleine et entière de ses récentes prises de rôles verdiennes (Leonora du trouvère, Lady Macbeth) et fait oublier son erreur straussienne (Quatre derniers lieder de Richard Strauss).



Saluons dans cette lecture captée en direct en version de concert, l'aimantation progressive des deux âmes qui se rencontrent (Iolanta / Vaudémont), se reconnaissent, se parlent sans mensonge : romance d'Iolanta (cd1 plage 15) à laquelle succède en un entrelac flamboyant, la réponse amoureuse, comme envoûté de Vaudémont prêt à la sauver d'elle même (surtout du joug paternel qui l'enferme). Cordes et harpes affirment le vœu et le serment qui les unissent désormais. En un duo qui s'avérait impossible dans le déroulement d'Eugène Onéguine, malgré la confession courageuse (dans sa lettre enflammée) de Tatiana, ici triomphent à l'inverse, deux amours retrouvés, deux énergies qui s'exaltent l'une l'autre en un chant double triomphant d'une ivresse éperdue. Quand on sait le poison et le poids du secret comme de la malédiction si tenace dans les autres ouvrages de Piotr Illiytch, le déroulement dramatique de Iolanta fait exception : la jeune femme réussit sa traversée, son rite, son passage symbolique, des ténèbres infantiles à la maturité lumineuse.

Côté orchestre, rien à dire au travail d'Emmanuel Villaume : le superbe prélude où rayonne le lugubre échevelé des bois protagonistes étonnament cuivrés : cor anglais, hautbois, bassons en une ronde mordante et inquiétantes, propre au TchaIkovski le mieux efficace dramatiquement, s'impose. Puis c'est l'éblouissement, la métamorphose comme dans Thaïs de

Massenet, à l'identique du sens de la fameuse Méditation pour le violon solo, ici la harpe et les cordes disent soudainement l'enchantement après la vision recouvrée de l'héroïne. L'enfant aveugle et cloîtré est devenu femme amoureuse, désirante et curieuse. C'est dépouillé et intense à la fois, soulignant comme une scène théâtrale le relief incandescent du verbe : la jeune femme aveugle, ardente et curieuse exprime un désir et une langueur indéfinissable. Le velours du timbre d'Anna Netrebko éblouit dès le début : ce rôle lui va comme un gant. Le chant n'est pas que sensuel et halluciné : il exprime une personnalité que Tchaikovski a ciselé comme sa Tatiana d'Eugène Onéguine. Mais à la différence de Tatiana qui demeure toujours dans la frustration et le contrôle absolu, Iolanta offre une course différente, la figure d'un dévoilement progressif, un accomplissement de nature miraculeuse. Netrebko incarne chaque facette de la personnalité de Iolanta avec une sensibilité irrésistible.

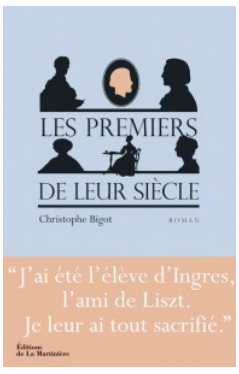


L'interprétation de la diva convainc de bout en bout… D'abord dans le tableau féminin, d'ouverture, celui de Iolanta et de sa suite : la langueur démunie, rêveuse mais insatisfaite d'âmes cloîtrées se précise. Puis, introduit par une fanfare de cor noble vagement cynégétique, paraissent les hommes ; ainsi s'accomplit la rencontre de Iolanta avec celui qui va la sauver Vaudémont (Sergey Skorokhodov), grâce auquel la princesse aveugle osant affronter le risque et l'inconnu, se défait seule de l'aveuglement qui la contraint depuis sa naissance… Le rôle du médecin est lui aussi parfaitement tenu. Aucune faute de distribution en général sauf pour la basse Vitalij Kowaljow qui fait un Roi René un rien droit, placide et épais sans guère de trouble… quand le reste de la

distribution exprime l'exaltation de chaque tempérament brossé par Tchaikovski. Le nerf de l'orchestre, une Netrebko plus ardente et féminine que jamais font la réussite de cette superbe lecture du dernier opus lyrique de Tchaikovsky.

CD, compte rendu critique. Tchaikovsky : Iolanta. Anna Netrebko, Sergey Skorokhodov, Alexey Markov, Vitalij Kowaljow. Slovenian Chamber Choir, Slovenian Philharmonic Orchestra. Emmanuel Villaume, direction. *2 cd DG Deutsche Grammophon 0289 479 3969 6. Enregistrement. Le disque est publié le 27 janvier 2015.*

Livres, roman. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière)



Livres, roman, compte rendu critique. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière). *Roman historique dont l'écriture inspirée d'une très fine éloquence restitue l'intimité des artistes romantiques français et européens (Liszt) telle qu'elle a pu se réaliser en particulier à Rome à l'époque où le « grand homme » : entendez Monsieur Ingres, était le directeur de la Villa Medicis (1835-1840).*

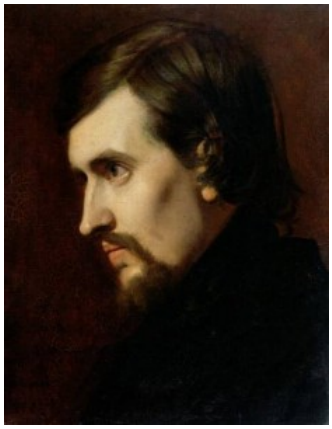
Le couple Liszt Marie d’Agoult vu par Henri Lehmann

Rome, dans le salon de Monsieur Ingres



Le témoin privilégié de leur quotidien demeure ici le peintre **Henri Lehmann (1814-1882)** dont le sens de la ligne, la virtuosité du dessin lui permettent de devenir le disciple préféré d’Ingres, au sein de l’atelier qui compte aussi Amaury Duval son aîné, surtout Chassériau, assez infect et discourtois malgré son absolu talent. Dans la proximité du couple Marie d’Agoult et Franz Liszt de passage à Rome après leur périple suisse, « *Clear placid* » (Lehmann), ainsi que la Comtesse d’Agoult a surnommé le héros narrateur, se passionne à la vue de ce couple légendaire : elle, médisante et arrogante mais fine et intelligente, lui pianiste flamboyant d’une captivante beauté : son récital Beethoven improvisé, alors qu’ils sont les invités de monsieur Ingres dans le salon de musique de la Villa Medicis est l’une des séquences captivantes du texte (chapitre X). De cette période heureuse et stimulante pour chacun où les artistes sociabilisent dans des échanges productifs mêlés d’affection, Lehmann reçoit naturellement la commande du fameux portrait de Franz Liszt (1839) : icône du romantisme le plus sensible,

figuration de l'humain et du divin, le tableau qui en résulte représente la fierté virile d'un pianiste adolescent, adulé : nouvel Adonis des salles de concerts, d'une sobre mise comme les meilleurs portraits de son maître Ingres (robe noire sur fond vert). La lumière y accroche le visage tendre et déterminé, comme les doigts de la main gauche, instruments du tempérament prométhéen.
Lehmann ne fait pas que peindre son ami admiré (comme il le fera de Gounod en une tête sublimement dessinée de profil) : il devient un proche, et le parrain tuteur du jeune fils né du couple Liszt/d'Agoult : Daniel (au destin tragique).



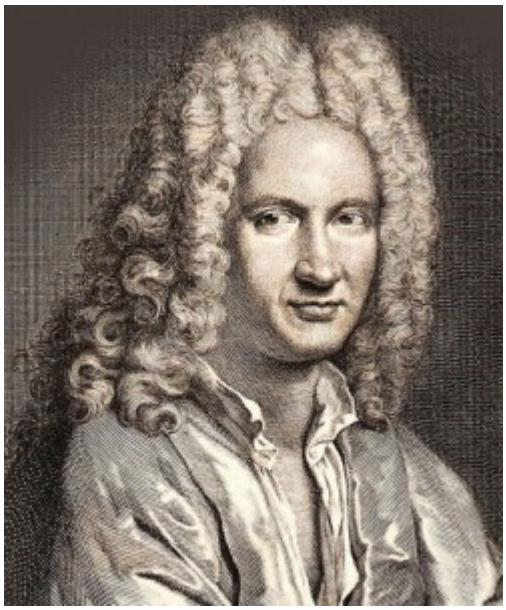
Les relations amicales, les détestations courtoises et intelligemment entretenues (d'Agoult / Sand), les jalousies, les espérances, la triste réalité destructrice (fin des amours entre la Comtesse et le Pianiste) vécues par le protagoniste animent un tableau historique dont la sensation du familier et de la vérité titille en permanence la curiosité du lecteur. On savait Liszt, être exceptionnel : par le regard du jeune peintre Henri Lehmann, son visage nous est dépeint avec une acuité renouvelée. L'évocation ciselée fait vivre chaque personnage historique tout en cédant au défaitisme le plus sage, signe d'une intelligence qui a vécu : les exaltations romaines se délitent bientôt et le revers de la vie, entre déception, aigreur, amertume, tristesse, sacrifice, solitude et nostalgie, prend peu à peu le dessus. Car Lehmann a toujours aimé Marie d'Agoult, c'est son secret au point, devenant son homme à tout faire, de lui sacrifier son accomplissement de peintre… c'est l'option la plus romanesque du livre.
Sainte-Beuve, Delacroix croisent aussi l'itinéraire du peintre très en vogue à Paris : il décore nombre de monuments officiels parisiens (Palais du Luxembourg actuel Sénat, salle du trône ; chapelle des jeunes aveugles, actuel INJA…) et devient même membre de l'Institut en 1864. Dans son atelier se

forme néanmoins Georges Seurat (comme Rouault avait suivi l'enseignement de Gustave Moreau). Au terme de sa très convenable carrière comme tenant de la tradition classique telle que défendue par Ingres (et donc admirée par Delacroix), Henri Lehmann prend cependant en fin de texte, la posture d'un auteur dépassé par les soubresauts violents d'un siècle devenu barbare et raciste, où la culture et l'éducation ayant été sacrifiées inexorablement, ne peuvent plus maintenir l'équilibre d'une société plus apaisée. Un parallèle avec la France de ce début 2015 ?

Roman historique certes mais surtout mémoires recomposées au diapason d'une sensibilité attachante qui avait un goût pour le sacrifice. Henri Lehmann portraitiste des « premiers de leur siècle », dont Liszt, Chopin, Gounod… méritait bien ce roman historique en forme de mémoire. Passionnant.

Livres, roman. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière). 130 x 205 mm – 416 pages. Parution : janvier 2015 – 9782732470092. 20.90 €

Paris, William Christie dirige Les Fêtes Vénitiennes de Campra

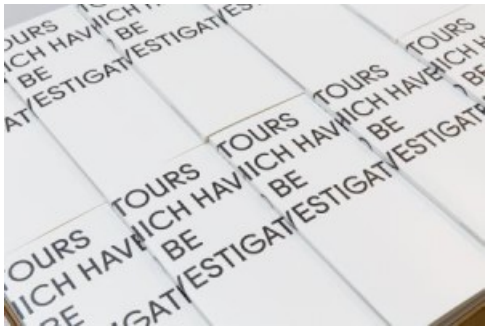


Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. William Christie, Robert Carsen. Italien d'origine, résident à Aix, André Campra incarne la nouvelle inflexion artistique propre à la fin du règne de Louis XIV : fortement teintée d'italianisme, portée non plus dans la déclamation tragique mais vers la décontraction, la légèreté, le divertissement. Après la solennité majestueuse et noble du Grand Siècle, place aux plaisirs, ceux bientôt fastueux, anacréontiques de Louis XV. Mais André Campra et parallèlement à son contemporain lui aussi très itlaien, François Couperin, tisse une étoffe somptueuse et décorative, jamais creuse et subtilement amoureuse qui prépare au grand génie de l'époque Louis XV, Rameau. Venise incarne depuis la naissance de la République, l'esprit de la liberté et de la licence des moeurs. André Campra recrée sur la scène et par la seule variété des danses, avant l'imaginaire fabuleux et exotique des Indes Galantes de Rameau (1735), un pays enchanté porté par le désir et l'abandon des amants langoureux, l'équivalent de la Cythère que peint Watteau pendant la Régence. Chorégraphe des cœurs, Campra est aussi un puissant coloriste porté sur le rêve, l'abandon. En choisissant la version des entrées de 1710, soit à l'époque des dernières années du règne de Louis XIV, William Christie et Les Arts Florissants réenchante un monde onirique où le français réactive avec nostalgie et infiniment de grâce comme d'élégance, l'esprit du plaisir et de la rêverie. Nouvelle production événement (Robert Carsen, mise en scène).



Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. Les Arts Florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène). Nouvelle production.

Bordeaux : Ivan Ilic joue Feldman, Palais de Mari



Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30. Rencontre récital Ivan Ilic à propos du Livre cd dvd dédié à Morton Feldman : Detours which have to be investigated. *Detours which have to be investigated… c'est d'abord un objet inclassable, une œuvre d'art reflet ou prolongement d'un travail interdisciplinaire, entre arts visuels, piano et vidéo… centré sur l'écriture de Morton Feldman : amoureux de peinture, proche de Pollock, Rothko, le compositeur américain, véritable poète sensible a incarné les vibrations artistique new yorkaises des années 1960 et 1970. En sonorités énigmatiques, la musique de Feldman inspire l'interrogation, stimule la recherche, pose d'autres défis au créateur, suspendant le temps, étirant l'espace pour de nouveaux lieux et des sensations inédites : en témoigne le climat évanescent hypnotique que joue le pianiste d'origine californienne et résidant en France depuis 13 ans, Ivan Ilic dans ce livre d'un format et d'une conception inédits.*

Le pianiste Ivan Ilic réalise un hommage atypique à Morton Feldman

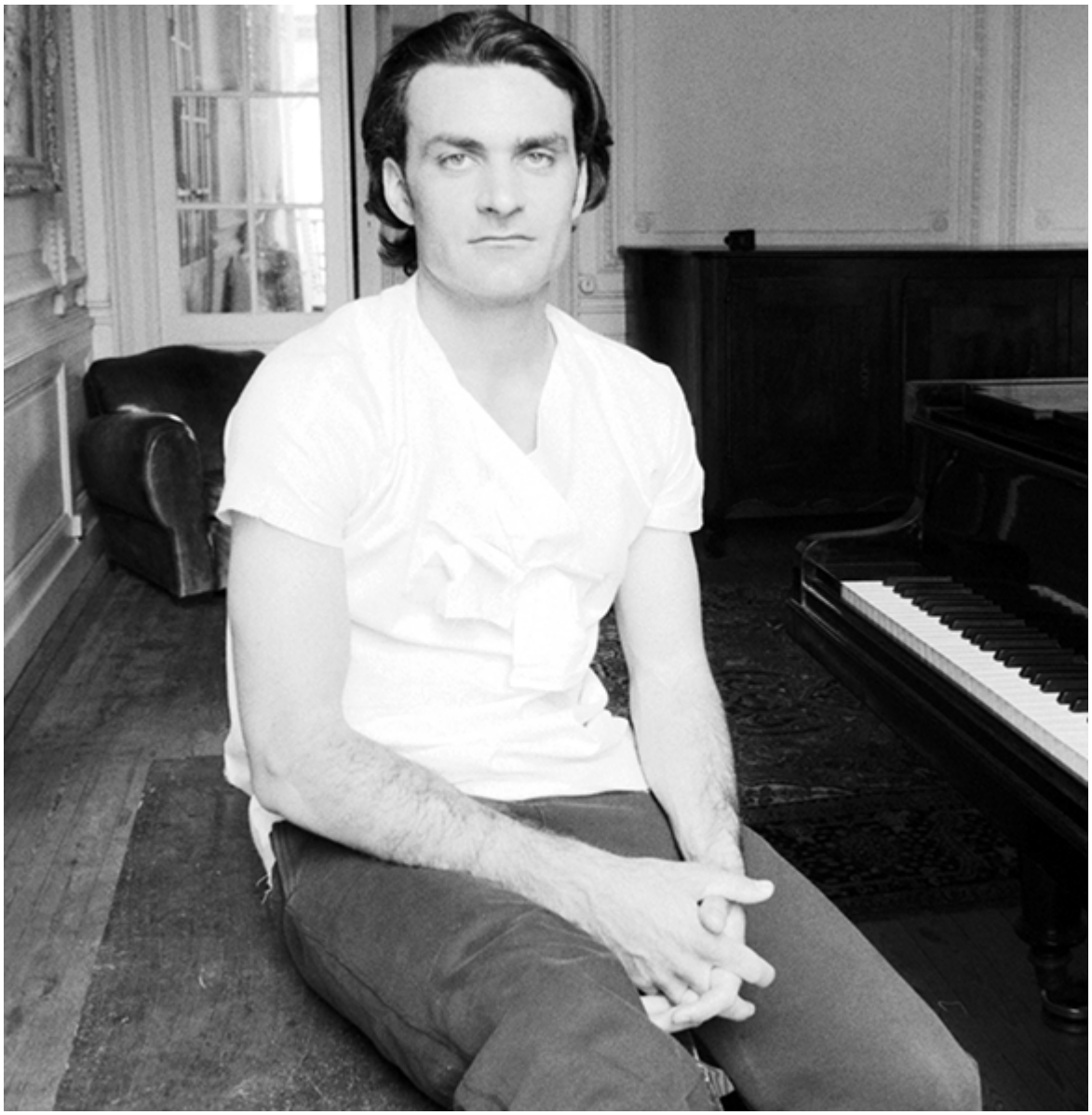
Détours prolifiques…



Detours Which Have to Be Investigated… le titre est une invitation à la divagation et aux rencontres… une intention d'ouverture et de métissage que le pianiste Ivan Ilic sait cultiver depuis sa formation à Berkeley. Au carrefour des approches, entre design, graphisme, musique et vidéo, Ivan Ilic cultive ses champs atypiques :il les prolonge même en une nouvelle formulation grâce à ce livre grand format qui est d'abord un objet au graphisme épuré. On sent bien ici que le choix de la typographie, l'implantation des lettres dans l'espace de la page, le positionnement des textes et celui des photographies signifie autant que leur contenu ; l'esthétisme est vecteur de sens : il a été réalisé par l'école HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève en Suisse, avec l'artiste Benoît Maire. Le message du livre formule un hommage original à l'oeuvre du new yorkais Morton Feldman. Le vide de la page renvoie à l'éloge de la lenteur, à l'imaginaire de l'espace infini, à l'exploration de l'invisible. Des champs sensibles que l'on croyait définitivement inatteignables (depuis Scriabine) mais que le pianiste s'est fait une spécialité singulière de transmettre et rendre … intelligibles (son dernier cd The Transcendantalist : -Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman…-, aux explorations suggestives en témoigne particulièrement).

Concret / Abstrait. Le livre **Detours which have to be investigated** offre une parure concrète à une musique d'essence abstraite : c'est son défi et le succès de sa réalisation. Le dvd précise ce en quoi, autre facette passionnante du travail avec les élèves plasticiens de Genève, la musique planante et introspective – « atmosphérique » dit Ivan Ilic, colle parfaitement à une mise en images. Chaque vidéo, comme une miniature préparatoire est le prélude à l'écoute intégrale des oeuvres du compositeur. Documentaire pédagogique d'un côté,

essai visuel de l’autre conçu comme un film lui aussi d’atmosphère. L’ image est le meilleur vecteur pour mieux apprécier l’écriture contemporaine : c’est le sentiment qui a inspiré ce travail réunissant les jeunes graphistes et plasticiens genevois et l’intervenant Benoît Maire qui a invité dans ce sens le pianiste Ivan Ilic. Musique sans drame, les partitions de Feldman sont des portes vers l’infini. C’est un terreau riche et prometteur qui stimule la pensée vagabonde d’un pianiste singulier. Dont les choix imprévus et le goût confirment le désir du renouvellement et une curiosité exigeante : on se souvient de ses précédents albums aux programmes inédits, vrais défis pour le technicien, grand accomplissement pour l’interprète : 53 Etudes de Leopold Godowsky, d’après les 27 Etudes de Chopin ; puis récemment l’album pré cité : The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) où déjà Palais de Mari de Feldman rayonne par son atmosphérisme suggestif et poétique.



en concert à Bordeaux le 27 janvier …

Le pianiste a précédemment donné un concert en liaison avec le programme de ce livre Feldman, le 12 novembre 2014, au Musée d'Art moderne de Genève. **A Bordeaux**, même invitation (en accès libre) à **la librairie Mollat, lundi 27 janvier à 17h30** : place à la contemplation et à l'imaginaire, à l'infini suggestif. A

cette occasion Ivan Ilic joue quelques extraits de son dernier disque, « Le Transcendantaliste » sur le piano à queue de la librairie Mollat.

Rencontre avec Ivan Ilic, Benoît Maire autour du livre cd/dvd : Detours which have been investigated… Edité par la **Haute école d'art et de design de Genève.**

BORDEAUX, Librairie Mollat, mardi 27 janvier à 17h30 dans les salons Albert Mollat, 11 rue Vital Carles.

Approfondir

LIRE notre grand entretien avec Ivan Ilic à propos de Morton Feldman

LIRE AUSSI un extrait de l**a critique du cd The Transcendantalist (avec au programme Palais de Mari de Feldman) :**

Extraits de la critique CLASSIQUENEWS.COM :



« Derrière le jeu acrobate et la réalité matérielle du clavier, la pure émanation de mondes inconnus, brossés comme des visions à la fois introspectives et contemplatives se profilent ; des questionnement intimes qui font de la musique, l'émanation d'humanismes critiques à l'œuvre, s'invitent : tel est le défi de ce disque très personnel qui implique et révèle derechef la grande sensibilité du pianiste Ivan Ilic, son exigence artistique comme sa fougue et son questionnement interprétatif… C'est un parcours construit comme une quête continue et sans retour d'où la grande tension sous jacente à chaque formulation : plus récente entre toutes les pièces, Music Without Metaphor (2013) du contemporain trentenaire Wollschleger sait recueillir l'héritage interrogatif et spirituel de ses prédécesseurs en une qualité d'onirisme pudique, -entre résonance et silence, vibrations ciselées-, qui questionne et … enchante lui aussi. Même accomplissement pour le dernier tableau, le plus long de tous : Palais de Mari (1986) signé Feldman, où le questionnement interroge la forme même, et le silence et la résonance ultime ; où le bruit de la mécanique du clavier participe d'une question qui touche l'essence et le sens de la musique comme langage de connaissance et de dépassement. Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur. A trop chercher, le penseur ne prend-t-il pas le risque de se perdre ? Sa question ne trouve-t-elle pas sa réponse en lui-même, au terme de cette traversée magicienne ? » (Lucas Iron, mai 2014).

LIRE notre **critique complète du CD : Ivan Ilic, piano. The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) CLIC de classiquenews de mai 2014.**

Livre, cd, dvd : «Detours Which Have to Be Investigated», avec Ivan Ilic, piano.

Illustrations : livre Detours Which Have to Be Investigated © HEAD Genève, Baptiste Coulon ; Ivan Ilic © Ker Xavier

---

STAGES. 2 Stages Lully avec l’ensemble Les Timbres (Luxeuil les Bains, Vosges saônoises)□□



STAGES. 2 Stages Lully avec l'ensemble Les Timbres (Luxeuil les Bains, Vosges saônoises). Le jeune ensemble **Les Timbres** réalise une résidence féconde au sein du f**estival Musique et mémoire (chaque été)**, jusqu'en 2016. Volontaire et acteur pour l'élargissement des actions culturelles, le Festival dirigé par Fabrice Creux, imagine au premier trimestre 2015, avec l'ensemble Les Timbres, un important volet d'actions de sensibilisation aux esthétiques anciennes auprès des pratiques et des publics locaux.

Jouer Lully à partir de Proserpine



Lully est le sujet de deux stages à venir en mars et mai 2015, soit 10h30 d'immersion pratique dans l'interprétation d'un opéra de Lully. Ainsi, 2 sessions participatives, en préambule à la recréation de « Proserpine » (un opéra de Jean-Baptiste Lully en version « de chambre », Anvers, 1682 (programmé pour l'édition estival du Festival, soit le vendredi 17 juillet à la basilique St Pierre de Luxeuil-les-Bains), sont proposées au département de musique ancienne de l'Ecole départementale de musique de la Haute-Saône (à Luxeuil-les-Bains), autour d'extraits des plus belles pièces instrumentales de cet opéra :

3 dates : 1 séance d'introduction, 2 sessions de pratique

– **vendredi 27 mars**, séance introductive, de 18 h 30 à 21 h / Ecole de musique de Luxeuil-les-Bains, place du 8 mai 1945

– **vendredi 29 mai**, de 18 h 30 à 21 h / Ecole de musique de Luxeuil-les-Bains, place du 8 mai 1945

– **samedi 30 mai 2015**, de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h 30 / Espace Frichet de Luxeuil-les-Bains, 1 avenue des Thermes Les musiciens amateurs non inscrits à l'Ecole départementale de musique peuvent également s'inscrire (30 € pour les 10 h 30 de stage).

renseignements et inscriptions : **03 84 40 13 50 ou Emile Aeby**, responsable du département de musique ancienne, e.aeby@edm70.fr

Restitution publique
Samedi 30 mai, 17 h 30
Espace Frichet, Luxeuil-les-Bains (Gratuit)

+ d'infos sur **le site du Festival Musique et Mémoire**